

FESTIVAL « SA M'AIM » 2014.

Centre Culturel Lucet-Langenier à Saint-Pierre

La « Tribune des Tréteaux » est sur le chemin de l'écriture...

« Misère de l'Homme sans Dieu... ». Ainsi Blaise Pascal titra-t-il une première partie de son recueil des *Pensées*. La conception d'un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur, dans la société judéo-chrétienne, a été largement remise en question au fil des temps et, plus particulièrement, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, conflit monstrueux durant lequel le nazisme avait « récupéré » la foi en Occident d'un tonitruant, et non moins terrorisant, « *Gott mit uns* ».

Lorsqu'en 1953, **Beckett** fait jouer pour la première fois l'énigmatique « **En attendant Godot** », la représentation provoque le scandale : qui est donc ce Godot ? Que sommes-nous censés attendre ? Un anti-théâtre qui surprit, choqua, fit couler beaucoup d'encre et de salive, avant de devenir un incontournable monument du théâtre du XX^e siècle.

Et c'est le premier acte de cette pièce formidable que la compagnie « Azot anou » choisit de travailler et de présenter, selon une mise en scène de Jean-Luc Lomenech.

Sur la scène, et pour mieux marquer la désolation du vide, deux palmes desséchées ont été accrochées aux cintres : symbolique et esthétique évocation d'une existence tarie ; on est dans une sorte de *no man's land*, un lieu indéfinissable, hostilement désertique. Un endroit de nulle part, perdu, absent au réel, à peine incarné par une idée d'arbre en plein rabougrissement.

Sur le côté, une structure géométrique qui peut tout suggérer, roche, monticule. Tout est sombre, illimité, non défini ; c'est la concrétisation même du « non-lieu » voulu par l'auteur.

Vladimir porte un chapeau de paille et un *bertel* ; avec sa chemise blanche et son gilet, il est un homme de la Réunion, un « *yab les hauts* », un « *patte jaune* ». Et son acolyte Estragon qui, lui, porte des bretelles sur du blanc immaculé, semble pareillement avoir fait un effort de présentation. Ce sont des marcheurs, des êtres à l'identité clownesque. Mais ils arborent cette blancheur pour un rendez-vous avec un homme qui ne viendra jamais, l'insaisissable et indéfinissable Godot.

Deux enfants sont les messagers laconiques (« oui, monsieur ») et respectueux de cet absent qui tarde et qu'on ne peut même décrire. Beckett s'irritait de cette curiosité à vouloir à tout prix « comprendre », « savoir » et donc rationaliser, interpréter ; il lui arriva de déclarer que Godot n'était pas le terme anglais « *God* » auquel on aurait accroché une

suffixation bien française ; non, c'était un nom « comme ça, proche de "godillot" ou de "godasse" », car nos protagonistes n'en finissent pas de marcher et de tourner en rond.

Nous connaissons tous cette pièce d'exception qui a donné lieu à moult mises en scène. Ici, l'originalité consiste à donner à des comédiennes la mission d'incarner des personnages sentis comme masculins ; ainsi Estragon, Pozzo et Lucky, le « *knouk* », sont-ils interprétés par des femmes sans qu'il y ait féminisation du texte. Pozzo porte une robe à mi-mollets et se protège d'une capeline. Lucky est une sorte de femme-homme-bête de somme-cheval de trait : vêtu avec soin, il transporte dans ses cabas le repas de Pozzo ; il transporte le poids d'un monde qui n'existe que par fragments, et aussi, surtout, la tragédie d'exister.

L'Absurde qui provient de cet antidestin subi par des antihéros, sortes de vagabonds condamnés à attendre ce qu'ils ne peuvent se représenter, à enchaîner les moments d'une vie qui leur échappe car il ne s'y passe rien, oui, l'Absurde s'en trouve ainsi renforcé ; c'est un décalage de plus et un moyen d'élargir le texte : les personnages, même s'ils paraissent tenir des propos virils (« Et si on se pendait ?... Et on bandait ?... Là où ça tombe, il pousse de la mandragore »), sont asexués, toujours ensemble mais en duo par peur de rester seuls, et non en couple car, dans le néant, le désir meurt.

Pozzo tient en laisse son « *knouk* », esclave décrépi qui rue et pue ; et il parle beaucoup. Ils sont tous devenus des « machines à parler », à tuer le silence ; fonction phatique du langage, se convaincre qu'on est bien là, encore vivant, et chaque prise de parole construit un échange de phrases brèves, un dialogue avorté. Ou, *a contrario*, le propos relève de la logorrhée. Ainsi, Lucky se lance-t-il, après une « danse du filet », mécanique gesticulation de pantin désarticulé, et sur ordre de Pozzo, dans un discours cahoteux et bégayant au début ; puis, comme un disque rayé, il s'empêtre dans une diatribe redondante, une caricature de la pensée qui autrefois charmait Pozzo. Il lui reste des bribes d'un vocabulaire complexe (« cette divine atambie »), mais la cohérence s'est démantelée, c'est un tsunami de mots qui finit par s'épuiser. Et Lucky s'arrête, dans une gestuelle de robot.

Ce passage, dans la représentation, donne lieu à un magnifique moment de jeu. Belle performance de comédienne, impassible et si dense !

Il s'agit d'ailleurs de souligner la qualité de ce spectacle tellement difficile à rendre différent au regard des reprises qui se sont succédé. Tous les comédiens (et nous comptons la jolie présence des enfants) nous offrent une prestation juste, bien ciblée ; on est embarqués dans cette dérive d'une humanité décadente, misérablement prisonnière d'elle-même.

La mise en scène est précise, les emplois bien distribués. C'est un très beau moment de théâtre, exigeant, qui possède l'originalité d'un choix à contre-courant dans l'approche et l'interprétation des rôles.

Ce fut un grand plaisir d'assister à ce spectacle qui vise la précision extrême et qui nous a captivés.

Merci pour tout cela.

Et nous avons hâte de vous revoir dans d'autres choix car votre talent apparaît comme une évidence prégnante et poignante.

Halima Grimal